

## Ce que la vie m'a appris / Georges Séguy

### Préface de Bernard Thibault

Peu avant sa mort, dans une série d'entretiens inédits, Georges Séguy se remémore ce que fut sa traversée du XX<sup>e</sup> siècle.

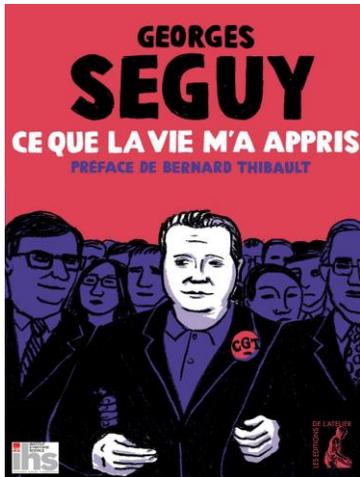


Figure majeure du syndicalisme français, Georges Séguy (1927-2016) a dirigé quinze années durant, de 1967 à 1982, la Confédération générale du travail (CGT). Son récent décès a donné lieu à d'innombrables hommages soulignant sa forte personnalité et son rôle dans l'histoire sociale du siècle dernier. Car Georges Séguy a traversé, comme homme et comme militant, les remous et tempêtes de son temps. Résistant, il est déporté à Mauthausen alors qu'il n'a que seize ans. Cheminot à Toulouse, il devient militant syndical, exerce à vingt ans des premières responsabilités puis, chemin faisant, devient une figure de proue du syndicalisme français, accédant en 1967 à la fonction de secrétaire général de la CGT, conduisant les négociations de Grenelle en mai 1968 et affrontant les mutations économiques et sociales des années 1970.

Mais par-delà le militant, que sait-on aujourd'hui de l'homme ? Comment a-t-il vécu les différentes étapes de son parcours ? Quel regard rétrospectif a-t-il porté sur ses rencontres, ses prises de responsabilité, ses victoires et ses échecs ?

**Une parole rare et libre, un souffle présent. Le témoignage d'une vie d'engagement.**

*Georges Séguy, décédé le 13 août 2016, a été secrétaire général de la CGT et a fondé l'Institut d'Histoire sociale de la CGT  
Bernard Thibault a été secrétaire général de la CGT de 1999 à 2013. Il est actuellement membre du Conseil d'administration de l'OIT.*

ISBN 978-2-7082-4541-9

208 pages / PPV 17 €

Format : 150 x 210



## Ce que la vie m'a appris / Georges Séguy

### Extraits

### La jeunesse

#### **La montre ou la bicyclette**

[...] Pour en revenir à 1936, qui suivait les luttes antifascistes, et qui précédait la Seconde Guerre mondiale, il y a eu, à ce moment-là, à Toulouse, un événement auquel mon père a participé activement, avec ses camarades du syndicat des cheminots CGT de Toulouse : c'est le congrès entre la CGT-U et la CGT confédérée (les « unitaires » et les « confédérés », comme on disait alors), qui a scellé l'unification syndicale de la CGT au mois d'avril 1936. Cet événement, qui est resté d'une très grande importance pour l'histoire syndicale de notre pays, nous l'avons vécu, en quelque sorte, « en direct », puisque beaucoup de délégués des cheminots participaient au congrès – et parmi eux, un homme dont le nom est resté aussi dans l'histoire, Pierre Semard. Il venait passer quelques instants à la maison, à Toulouse, boire l'apéritif, ou prendre le repas du soir. J'ai donc connu nombre de ces militants, dont les noms ont ensuite pris beaucoup de notoriété, dans ces réunions familiales.

Je me souviens aussi qu'après ce congrès de l'unité, au moment du Front populaire, pour la première fois de notre vie nous sommes allés en vacances : toute la famille réunie, sur la côte basque, à Bidart. Mon père avait loué un petit appartement ; nous ne disposions pas d'un grand espace vital, (rires) mais c'était bien agréable, dans la mesure où nous avions la mer, que nous voyions pour la première fois (enfin, au moins les enfants, sinon mes parents). En 1938, nous avons séjourné à deux reprises sur cette côte basque. C'était la guerre d'Espagne et je me souviens que mon père nous faisait écouter, à ce moment-là, les bruits des canons que l'on entendait de l'autre côté des Pyrénées. Il nous disait : « Si la France ne fait pas tout ce qui est de son devoir pour venir en aide aux républicains espagnols, nous risquons de connaître des situations difficiles, non seulement en Espagne, mais peut-être aussi dans notre propre pays. » Tout ça est resté, effectivement, dans ma mémoire.

Toujours en 1938, et comme mon père était réticent à l'idée de me faire faire ma première communion (alors que ma mère – croyante mais pas pratiquante – et ma grand-mère le souhaitaient), il m'avait promis, si je m'abstenais d'aller au catéchisme et de faire ma première communion, de m'acheter une bicyclette, tandis que ma grand-mère m'avait promis une montre ! Moi, j'ai opté pour la bicyclette ! Le curé de mon quartier, à Toulouse, est venu demander à ma mère pourquoi je n'allais pas au catéchisme, pourquoi je n'étais pas inscrit pour faire ma première communion. Elle lui a dit : « Son père lui a promis une bicyclette ! ». Et ce curé, qui avait de l'esprit, lui a répondu : « Mais vous savez, madame, ce n'est pas à bicyclette que l'on monte au ciel ! » Ça n'avait pas suffi à me convaincre, et je n'ai donc pas fait cette première communion. Mais j'ai continué à travailler à l'école de mon mieux, sans être un élève particulièrement brillant, jusqu'à mon certificat d'études que j'ai passé à 11 ans en 1938. Je sais que cette période du Front populaire, avec les avancées sociales qui avaient été obtenues par les cheminots, avait un peu adouci la vie dans notre famille, au sens matériel du terme.

## La déportation

### **Le convoi**

[...] Nous voici embarqués, dans ce train de wagon de marchandises, cent par wagon, par ordre alphabétique. Nous ne nous connaissons pas tellement les uns les autres, à part quelques-uns. C'était des convois, des wagons métalliques, à plancher de bois. Au milieu du train, il y avait un wagon plateforme avec des SS derrière une mitrailleuse. En queue du train aussi. Embarqués vers 14 heures, nous avons voyagé à petite vitesse pratiquement tout l'après-midi. La nuit tombait vers 18-19 heures. Un certain nombre d'occupants du wagon se sont mis, avec des moyens qu'ils avaient réussi à dissimuler, à scier les planches du wagon. Et ils ont réussi, au bout d'un certain moment, à scier suffisamment de planches du wagon pour faire passer un corps.

Trois ou quatre personnes ont pu sauter. Mais le convoi s'est arrêté immédiatement, des phares ont balayé le convoi, de bas en haut et de haut en bas. Les SS sont arrivés en hurlant, en vociférant je ne sais quoi. Nous avons tous dû nous déshabiller. Nous avons sauté sur le ballast, nus intégralement. Et ils ont mis deux wagons dans le même : c'est-à-dire que nous nous sommes retrouvés deux cents personnes, deux cents détenus, complètement nus, dans le même wagon. Les premiers qui avaient sauté du wagon ont, une fois dévêtus, essuyé une rafale de mitrailleuse, de sorte que nous avons rembarqué quatre personnes blessées par balle dans le wagon. Cela a été un moment pénible et difficile pour nous. Car, parmi ces pauvres bougres qui se trouvaient là-dedans, une partie

s'est mise à critiquer la tentative d'évasion, parce que, disaient-ils, s'il n'y avait pas eu ça, ces représailles n'auraient pas eu lieu. D'autres disaient « Ils ont bien fait ! Si on peut, on va recommencer, parce qu'il ne faut pas accepter de se laisser conduire comme du bétail on ne sait où, et... que peut-il nous arriver ? » Il y a eu un déchaînement de contradictions, de discussions, de désaccords profonds et sérieux, mais dans une situation très difficile. Et les SS avaient prévenu : « S'il y a une nouvelle tentative d'évasion, nous ferons descendre tout le monde, et nous tirerons avec nos mitrailleuses pendant un quart d'heure, sans arrêt, sur tout le groupe. » Il y avait donc la hantise de nouvelles évasions. En vérité, il n'y en eut pas mais, dès la première nuit, les relations entre les détenus ont commencé à se détériorer, parce qu'il n'y avait aucune possibilité ni de boire et encore moins de manger, aucune possibilité d'assouvir ses besoins personnels, pas de tinette, rien. Les besoins les plus pressants ne pouvaient s'assouvir que debout, puisqu'il n'y avait même pas possibilité de s'asseoir. On a bien essayé de s'organiser, à tour de rôle : dix assis, dix debout, et ainsi de suite, pour permettre à chacun de se reposer. Mais, très vite, l'anarchie complète s'est emparée de tout ça. Le manque d'air, le manque d'eau, la hantise de ce qui nous arrivait, a déclenché une sorte de folie collective, qui s'est traduite par des bagarres, des égratignures, des morsures... Les pauvres bougres qui avaient été blessés par balles agonisaient, et n'arrêtaient pas de geindre, de se plaindre – trois étaient morts à l'arrivée au camp, d'ailleurs. Moi, je me souviens, j'étais entre un prêtre et un gendarme, le dos collé contre la paroi métallique de ce wagon, et le torse transpirant de la, transpiration collective, de la sueur qui émanait de ces corps nus, plus ou moins agités. Et je crois que j'ai évité, peut-être, les conséquences de la déshydratation, qui donnent lieu à cette source de folie collective, en passant la plupart de mon temps à lécher la paroi du wagon métallique où se condensait la vapeur de la transpiration humaine. Et je m'en suis tiré comme ça. Je n'ai jamais perdu la raison. Je me suis accroupi dans mon coin : « adviene que pourra », voilà. Le prêtre à côté priait ; d'autres disaient « ferme ta gueule » ; le prêtre disait « ne blasphémez pas, mes fils » ; le gendarme avait perdu la raison... C'était vraiment cauchemardesque et cela m'a laissé une impression terrible, pire que tous les moments que j'ai vécus après, dans le camp de concentration où nous étions. C'était le désespoir, vraiment. J'avais l'impression qu'on ne s'en sortirait pas, de cet enfer dans lequel nous nous trouvions. Ça a duré trois jours et deux nuits. Sans boire, sans voir le jour – à part à travers les interstices des parois métalliques du wagon – et sans manger. La deuxième nuit au matin, nous sommes arrivés. Le train s'est arrêté, les SS ont ouvert les portes. Personne n'osait descendre, car on pensait qu'il allait nous arriver ce qui était arrivé deux jours auparavant, la nuit où ils avaient tiré une rafale de mitrailleuse pour les premiers qui étaient descendus. Finalement il ne s'est rien passé. Ils nous ont poussés dehors, et nous sommes tombés sur le bord de la voie enneigée – 50 cm ou 30 centimètres de neige. Nous nous sommes tous jetés à quatre pattes par terre pour manger de la neige à pleine main (sourire), car nous avons absolument besoin de nous réhydrater. Là, du wagon où nous avons laissé nos vêtements, ils ont tout balancé sur le bas-côté de la voie, et chacun s'est débrouillé pour récupérer qui une paire de godasses, qui un pantalon, qui une veste, qui un chapeau. Car il faisait froid, il gelait presque. Je me suis occupé du prêtre qui était à côté de moi, sans savoir qui il était d'ailleurs, et je lui ai

ramassé une paire de godasses, une veste, etc. ; le gendarme, qui n'était pas très bien non plus, ne savait pas quoi faire. J'ai essayé de réunir le maximum de chose pour me vêtir et vêtir mes compagnons de détresse et de malheur. Nous sommes partis, la moitié inconscients, ahuris, ne sachant pas où nous étions après ce calvaire que nous venions de subir, à pied, pour aller vers notre destination définitive. De la gare au camp, il y avait 4 ou 5 kilomètres, et nous l'avons fait à pied dans la neige, souvent, pour beaucoup d'entre les détenus, sans chaussures – arrivés, d'ailleurs, très mal en point à cause du froid, malades, les pieds gelés, à cause de la fatigue, de la nuit et du voyage que nous venions de passer... Nous avons traversé un village au petit matin. J'ai su après qu'il s'appelait Mauthausen. Dans le village, je me souviens, quelques personnes nous regardaient passer, nous criaient des injures. Il y a même eu des enfants qui nous ont jeté des pierres – car on leur avait dit que nous étions de dangereux terroristes, qui venaient de France, et qui persécutaient leurs parents qui servaient le Führer. Nous avons suivi notre chemin, tant bien que mal, avec des SS détenant d'un côté une arme, de l'autre côté un chien policier, qui encadraient notre cortège de malheureux. Et nous sommes arrivés en la fameuse forteresse, qui se dénommait « camp de concentration de Mauthausen ». [...]

### La vie au camp

[...] Notre travail consistait à percer des trous dans cet aileron de Messerschmitt qui mesurait à peu près 1,20 m. Il fallait percer une trentaine de trous, et river, ensuite, deux tôles d'aluminium les unes aux autres. Comme il était un peu spécialiste – ou s'était fait passer comme tel (*sourire*) auprès des autorités de la direction du camp de concentration – il nous a suggéré un système de sabotage qui consistait à percer les ailerons de Messerschmitt à 10, et de les river à 8. Pour quelqu'un qui connaît un peu la mécanique, quand on fait un trou de 10 et qu'on rive avec un rivet de 8, ça prend très vite du jeu. C'était un sabotage qui passait tout à fait inaperçu – enfin, nous n'avons jamais entendu quoi que ce soit qui puisse mettre les SS sur la piste d'un sabotage de ce genre-là (*sourire*). On ne sait pas si notre action a été positive ou non, mais vous ne pouvez pas imaginer à quel point la conscience (*sourire*) de pouvoir, dans ces circonstances où nous nous trouvions – internés, humiliés, frappés, maltraités, insultés, même, par nos geôliers, nos bourreaux – leur faire cette vacherie, du fait que nous participions à la lutte contre la machine de guerre allemande, ça nous renforçait le mental d'une manière extraordinaire ! Jusqu'au bout, nous avons continué à faire ça. Je ne sais pas combien de Messerschmitt sont tombés dans les combats, sinon abattus par les DCA anglaises ou les chasseurs américains ou ARF, mais peut-être il en est tombé quelques-uns grâce à notre petit système de sabotage en perçant à 10 et en rivant à 8... ça a dû jouer un rôle. Il y a eu d'autres actes de ce genre (*sourire*) mais, dans notre cas à nous, ce fut vraiment un élément qui nous a permis de tenir, du fait que, même prisonniers, enfermés, et même voués à l'extermination – comme les traitements que nous subissions le laissaient apparaître – il y avait peut-être une chance de s'en sortir ! Dans ces

conditions, pouvoir encore leur porter des coups, ça nous faisait, sur le plan moral, un bien énorme. Et nous avons tenu comme ça autant que nous avons pu. [...]

### **Les derniers jours à Mauthausen**

Au cours du début du printemps 1945, les choses avaient beaucoup évolué. Nous étions informés, de manière assez régulière, de l'évolution de la situation surtout sur le Front de l'Est, et des suites du Débarquement sur les côtes de la Méditerranée. Et c'est à ce moment-là que nous – les survivants – avons commencé à croire que, peut-être, il y avait quelque chance qu'on s'en sorte. Beaucoup étaient déjà exterminés, déjà disparus. Et nous avons commencé à croire qu'il y avait une possibilité de survivre à cet enfer. L'Armée rouge avançait très rapidement. Le général de Gaulle parlait de « Paris soi-même libérée ». Nous avons été informés de tout ça, et cela nous donnait vraiment, à nous, l'idée que l'issue allait intervenir, et que nous serions peut-être toujours vivants. À cette période-là, alors que beaucoup de camps étaient refoulés sur Mauthausen, il y a eu un taux de mortalité incroyable, à cause des conditions affreuses dans lesquels ces pauvres détenus étaient transportés. Beaucoup arrivaient à Mauthausen morts ; beaucoup parmi les survivants passaient aux chambres à gaz... Il en est très peu resté, de ces refoulés sur Mauthausen. Mais enfin, nous, nous pensions qu'il y avait une possibilité de survivre.

C'est à ce moment-là que nous avons été informés du fameux télégramme d'Himmler, qui est entré dans l'histoire, qui donnait consigne à tous les dirigeants des camps de concentration pas encore libérés par les armées alliées, de détruire toute preuve de l'existence de ces camps d'extermination. Sans doute ce télégramme a existé. Comment a-t-il été appliqué à Mauthausen ? Je ne sais pas si l'histoire le dira d'une manière irréfutable. Mais ce que nous avons appris, nous, avec notre organisation internationale, c'est que les SS avaient fait le projet de nous détruire en nous emmurant vivants dans les souterrains du kommando de Gusen, qui était très proche, à 8 kilomètres de la forteresse de Mauthausen. Nous avons donc envisagé l'hypothèse où nous aurions tous été amenés groupés vers ces souterrains de Gusen. Il y a eu une sorte de concertation, à l'initiative du Comité international du camp, qui a fait savoir que si une telle chose arrivait, on ne pouvait pas envisager de se laisser conduire comme du bétail à ce genre d'extermination. Et la proposition a été faite de se révolter en cours de route. C'est-à-dire, en envisageant la pire éventualité, peut-être qu'il y en aurait 90 % qui périraient, mais s'il y en avait 10 % qui survivaient, ce serait 10 % de témoins qui pourraient apporter leur témoignage sur la monstruosité de ce que fut le nazisme dans les camps d'extermination. Et je me souviens que, quand j'ai annoncé cette hypothèse à mes responsables – mes trois jeunes avec qui j'étais chargé de communiquer, et eux, chargés de communiquer plus loin à leur tour – ça a été accueilli avec une grande angoisse, un froid dans le dos. Tous ceux que j'ai consultés m'ont dit : « d'accord, il vaut mieux faire ça, il vaut mieux ça que de se laisser écraser comme des insectes ». [...]

## Le retour

Quand je suis rentré, je pesais 38 kilos.

Chose amusante, quand je suis arrivé à la gare de Toulouse, que je connaissais bien puisque mon père était cheminot (moi je n'étais pas cheminot, encore, à ce moment-là), je suis descendu du train en marche, pour aller plus vite, et je me suis précipité vers une sortie dérobée que je connaissais, à la gare de Toulouse, pour éviter la sortie normale des voyageurs, -pensant y trouver ma famille – j'avais envoyé un télégramme à ma famille depuis Annemasse que j'arrivais par tel train, tel jour. Il y avait une grande cérémonie, avec de la musique, des personnalités, qui m'attendaient ! (*rires*) Le train était arrivé depuis dix minutes, on ne signalait pas ma présence... Et moi je les ai surpris en arrivant par-derrière ! Il a fallu que je me fraie un chemin (*rires*) pour arriver devant, et là on a découvert que je venais d'arriver ! Je ne m'attendais pas du tout à une réception de ce genre-là. J'étais le seul déporté de ce convoi... Ça a été un moment extrêmement émouvant. Toute la famille était là, les amis, les camarades... [...]

C'est ainsi que le 5 mai 1945 j'ai repris pied dans cette ville de Toulouse, où je suis né, où j'ai fait de la Résistance, où j'ai été arrêté... dans des conditions tout à fait transformées par rapport au Toulouse que j'avais quitté 18 mois auparavant.

Je me suis retrouvé d'un seul coup précipité dans la vie (*sourire*), la liberté, au milieu de ma famille, en sortant de l'enfer, et j'ai eu beaucoup de mal à m'adapter à cette nouvelle condition. Surtout par rapport à la joie qu'il y avait dans la population, prolongement de la Libération, des changements importants qui étaient intervenus. Les traumatismes des familles qui avaient été frappées par la guerre - prisonniers de guerre, déportation, victimes de la Résistance - commençaient à être surmontés, un peu. C'était, surtout dans la jeunesse, l'enthousiasme, la gaîté et la joie qui prédominaient. Et moi j'ai eu beaucoup de mal à m'adapter à ça. Dès que je suis arrivé, mes sœurs, pour me changer les idées, m'ont amené à un bal de quartier. Je suis arrivé là-dedans, j'ai retrouvé quelques-uns des jeunes que j'avais connus à l'école, ou dans ma prime jeunesse... je n'ai pas pu rester plus de cinq minutes. Dès que j'ai entendu la musique et que j'ai vu les gens danser... je suis parti tout de suite, parce que je ne supportais pas. J'étais dans l'idée qu'il fallait que tout le monde porte le deuil de mes camarades morts en déportation. Se réjouir comme ça, manifester une telle joie, était, dans ces conditions... ça m'était insupportable. Ensuite, chez moi, ma mère qui était aux petits soins, évidemment, pour m'accueillir dès que je suis revenu – j'étais le plus jeune enfant de la famille – m'a préparé un lit bien douillet, confortable, mon lit, celui où personne n'avait couché pendant les 18 mois de mon absence. Et je n'ai pas pu m'endormir sur ce lit, il a fallu que je me couche sur la descente de

lit pour trouver le sommeil, car j'avais perdu l'habitude du confort, de la douceur du matelas, ou de la couverture ou des draps. Et je me souviens que ma mère était désespérée. Ça a duré... huit ou dix jours, de me voir couché par terre, comme un animal (*rires*). Et ça aussi, ça avait marqué, un peu, toute la famille. [...]

## Les accords de Grenelle (1968)

### **Le point culminant**

[...] Nous avons compris, étant donné la dégradation de la situation, les manœuvres de diversion. L'impression que nous donnait le CNPF de ne pas vouloir aller au-delà. [La position du] gouvernement Pompidou qui avait déjà rédigé un protocole, sous la plume, paraît-il, de Balladur, et qui voulait en finir le plus vite possible. L'attitude des autres organisations syndicales, qui se trouvaient satisfaites du bilan acquis – pas négligeable, sans doute. Et aussi le fait que le climat politique extérieur [...], avait tendance à donner l'impression que les forces engagées dans cette lutte se trouvaient un peu plus divisées qu'elles ne l'étaient dans les quatre ou cinq jours précédents. Dans ces conditions, moi, je suis sorti, à un moment donné, de la conférence de Grenelle (nous en étions convenus avec mes camarades), pour faire une déclaration à la presse – qui était devant la porte de la conférence, avide de connaître les moindres petites informations (*rires*) au fur et à mesure que se déroulaient les négociations, les discussions.

J'ai fait une déclaration à la presse qui, a été diffusée partout immédiatement dans toute la France, en disant que nous n'avions pas obtenu satisfaction sur un certain nombre de choses : les ordonnances de la Sécurité sociale ; la réduction de la durée du travail ; les droits syndicaux (partiellement, car on avait obtenu quand même un certain nombre de choses). Et que, dans ces conditions, il me paraissait difficile que l'on puisse, à ce stade, arriver à un accord. Je l'avais fait parce que nos informations nous indiquaient que la grève tenait bon, même qu'elle s'était un peu renforcée. Certaines entreprises s'étaient jointes au mouvement. Et nous n'étions pas encore au point culminant de la grève. Un syndicaliste connaît ça... Le point culminant, c'est quand le rapport des forces (*sourire*) est le plus élevé, et qu'il permet de faire toutes les concessions. Il arrive à un moment où ce point culminant est dépassé, et ça commence à descendre un peu de l'autre côté, à décliner. C'est là qu'il faut vite conclure pour trouver le compromis aussi avantageux que possible. Nous n'étions pas (*sourire*), à la fin de la conférence de Grenelle, arrivés à ce fameux point culminant. [...]

À la fin, Pompidou nous a présenté un texte, « Projet de protocole d'accord », en consultant les organisations syndicales. Le CNPF a dit : « Nous sommes d'accord pour le signer. » Les petites et moyennes entreprises, qui étaient aussi représentées, à Grenelle, « d'accord ». Bergeron, « d'accord ». La Fédération de l'Éducation nationale, « d'accord ». Eugène Descamps [premier secrétaire général de la CFDT] dit : « Beh, ma foi, nous sommes d'accord aussi pour signer, et vous, la CGT ? » J'ai dit : « Pas d'accord. Nous ne signerons pas un texte qui ne comporte pas suffisamment de concessions de la part du gouvernement et du patronat. » Nouveau pavé dans la mare ! (*rires*) Et voilà pourquoi, d'ailleurs, il n'y a jamais eu d'accord de Grenelle, contrairement à ce que le langage courant de tous les historiens intègre dans son raisonnement. La CGT a refusé de signer le protocole d'accord en estimant qu'il était possible d'obtenir plus. Il y a eu un constat de l'état des négociations, et non pas de protocole signé.

Quand la discussion a été terminée, et que tout le monde savait qu'il n'y aurait pas de texte signé, Pompidou, à la fin de la séance, est venu me voir, et m'a dit : « Est-ce que vous allez appeler à la reprise du travail ? » Je lui ai dit : « Étant donné que nous n'avons pas signé d'accord, il paraîtrait étrange que nous appelions à la reprise du travail ! On fait ça quand on est satisfait du résultat de la négociation, quand on trouve le compromis acceptable pour justifier la reprise du travail. Donc il n'est pas question que nous appelions à la reprise du travail. D'autre part, je vous fais remarquer qu'étant donné qu'il n'y a pas eu d'appel national de la CGT à une grève générale, mais que ce sont les travailleurs qui se sont prononcés démocratiquement dans leur entreprise pour décider de l'arrêt du travail. C'est à eux qu'il appartiendra de juger du résultat de la négociation et d'apprécier, s'il y a lieu, d'arrêter la grève ou de la continuer. » Voilà ce que j'ai dit à Pompidou. Il m'a dit : « En tous cas, moi je vais dire que nous avons obtenu... Je vais dire à la presse que nous avons obtenu des résultats très positifs, et j'appellerai à la cessation de la grève, à la reprise du travail dans l'intérêt du pays, etc. » Nous sortons tous devant les journalistes : conférence de presse improvisée qui a été très brièvement conclue, d'ailleurs. Pompidou a fait sa déclaration, conformément à ce qu'il m'avait dit. Les autres organisations syndicales ont fait leur déclaration en donnant une appréciation... pour la CFDT, pondérée, tout de même, mais positive, du résultat de la négociation. Et moi, j'ai fait une déclaration, en disant que nous apprécions les résultats positifs auxquels nous avons abouti, en ce qui concernait le salaire le plus bas, le SMIG ; en ce qui concerne les droits syndicaux dans les entreprises, en ce qui concernait un certain nombre d'autres dispositions. Mais que nous regrettions amèrement que les ordonnances de la Sécurité sociale n'aient pas été abrogées, et que la réduction de la durée du travail n'ait pas été acceptée par le gouvernement. Et par conséquent, que nous allions informer les travailleurs des résultats, et que eux décideraient de la suite à donner au mouvement.

À ce moment-là, c'était donc le 27 mai, il était prévu, dans le programme de notre activité, que j'aille parler aux usines Citroën. Il y avait beaucoup d'immigrés, qui s'étaient distingués (*sourire*) avec une combativité particulière dans la grève. Et c'était une occasion, l'usine Citroën, de parler à tous les immigrés, et de donner la position de la CGT envers ces travailleurs étrangers, qui étaient plus ou moins maltraités en France, souvent victimes du racisme. Nous voulions donc

manifester notre solidarité envers eux, et aussi leur témoigner notre satisfaction de les voir s'engager dans un mouvement en France, dans leur lieu de travail, avec une telle combativité. Mais au dernier moment, j'ai téléphoné à Benoît Frachon – qui devait, lui, aller parler à Renault Billancourt, à l'Île Seguin, (*sourire*) avec Eugène Descamps. Je lui ai dit : « Voilà, la conférence est terminée, en deux mots, je te dis le contenu du constat, puisque nous n'avons pas signé de protocole d'accord. » Et Benoît Frachon me dit : « Je ne peux pas m'acquitter de cette responsabilité. Je ne serai pas en état de faire un compte rendu suffisamment complet et strict de ce qui s'est passé à Grenelle. Il faut que tu viennes parler à Billancourt. » Alors on a changé au dernier moment notre fusil d'épaule. Je ne suis pas allé parler à Citroën, et je suis allé à Billancourt sans avoir la possibilité de nous concerter. La conférence de Grenelle se terminait le matin, vers 8 heures, 8 heures et demie, et il fallait que je sois à Billancourt au plus tard vers 9 heures, pour parler aux dizaines de milliers d'ouvriers de chez Renault, qui étaient là réunis.

En cours de route, dans la voiture qui me transportait, j'ai réfléchi à toute vitesse dans ma tête, en comprenant que j'avais là à faire un discours d'une très grande importance, sans avoir la possibilité de préparer, ne serait-ce que des notes, pour être aussi concis que possible. Et je me disais : « Comment je vais m'en sortir de cette affaire-là ? » Je pouvais très bien mettre l'accent très fort sur le fait qu'on n'ait pas obtenu satisfaction sur ça, ça et ça, et laisser l'impression que c'était négatif. Mais je risquais d'être accusé de pousser à la grève, malgré le fait que nous avons obtenu des points positifs, de salaire minimum (qui n'intéressait d'ailleurs pas les ouvriers de chez Renault, car ils étaient tous au-dessus du salaire minimum, mais enfin, les autres, étaient là), de droit syndical dans les entreprises, et d'autres dispositions encore. Il faut qu'absolument, pour être un vrai responsable, et ne pas être accusé ni d'exagération d'un côté, ni de sous-estimation de l'autre, il faut que je fasse un compte rendu véridique, tel que les choses se sont passées : que je mette en évidence les choses positives, [qu'ils vont applaudir, et que je mette... [que je] souligne nettement les choses négatives, [et] ils vont huer le gouvernement et le patronat. Et c'est effectivement ce qui est arrivé (*sourire*). Je suis arrivé à Billancourt. Benoît Frachon finissait de parler, il fustigeait... il était en train de fustiger les gauchistes, en les accusant de vouloir nous donner des leçons de militant révolutionnaire (*sourire*). Mais avant de parler (je savais, j'ai su en arrivant chez Renault), que les travailleurs écoutant les transistors, et ayant entendu ma déclaration sur le perron de Matignon, devant les journalistes (*sourire*), s'étaient déjà prononcés, avant que j'arrive (je ne le savais pas, en cours de route), pour la continuation de la grève, après avoir entendu le compte rendu que j'avais fait à la sortie de Grenelle. Et donc, j'avais... Quand j'ai pris la parole, la décision de poursuivre la grève était déjà votée, à l'unanimité des dix mille ouvriers de l'Île Seguin qui s'étaient là réunis. [...]

## Retour sur un engagement

[...] La première personne, sûrement, qui a joué le rôle essentiel, initial dans mon engagement, c'était mon père, qui était un homme droit, honnête et très sensible. Et qui, sans me forcer, sans exiger quoi que ce soit de moi, m'a donné un exemple dont je me suis sûrement, tout au long de ma vie après, inspiré pour trouver mon chemin. Et c'est sans doute par rapport au souvenir de mon père que je crois être resté fidèle, malgré tous les changements et toutes les évolutions qui se sont produits, à la cause pour laquelle je me suis engagé : c'était sûrement à l'origine un idéal révolutionnaire, communiste, mais fortement imprégné d'humanisme.

Par la suite, j'ai rencontré beaucoup de personnes en France et à l'étranger. J'ai eu beaucoup de relations avec des personnages importants, même. J'ai évolué en ce sens que ma culture, à l'origine, au départ, était fortement imprégnée de l'idée que seule notre famille spirituelle détenait la vérité, et que notre rôle consistait surtout à communiquer cette vérité aux autres, à les instruire (*sourire*) d'idées avancées, progressistes ; et que nous n'avions pas grand-chose à apprendre des autres, dès lors que nous avons accédé à cette connaissance. C'était une sorte de dogmatisme qui a existé, je crois, dans la pensée communiste dans le courant de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle. Et donc j'ai été, dans le prolongement de ces idées, lorsque j'étais très jeune, un adepte de la certitude que l'Union soviétique était le premier pays du monde à avoir enfin libéré le monde du travail, la classe ouvrière de leur exploitation, et à avoir ouvert une perspective progressiste à toute l'humanité à l'échelle planétaire. Je dois dire même que pendant la Résistance, lorsque j'ai été arrêté par la Gestapo, je me disais que si jamais la Gestapo découvrait le rôle réel, la mission qui était la mienne pour le compte de la Résistance communiste, je n'y couperais pas : peloton d'exécution. Et j'étais assez instruit de la férocité sanguinaire des nazis pour savoir que je ne m'en sortirais pas autrement. Et je m'étais mis dans la tête : si jamais ça m'arrive, qu'est-ce que je vais faire ? On avait des exemples, Chateaubriand et tout ça, de ce qui était arrivé, des martyrs de la Résistance communiste. Et je m'étais dit, je vais sûrement crier, avant qu'on commande le feu : « Vive la France, vive Staline ! » Je dis cela parce que ça permet de comprendre à quel point j'ai été l'un de ceux qui aient pu être si fortement traumatisés par les révélations après le 20<sup>e</sup> congrès du Parti communiste de l'Union soviétique des crimes de Staline. Et déjà, l'effondrement de l'Union soviétique avant même qu'il se produise, il s'est produit dans ma conscience, car je me suis rendu compte que j'avais passé une grande partie de ma vie à admirer, presque à idolâtrer un système qui avait caricaturé l'idéal dans lequel je m'étais engagé, et qui lui avait porté, finalement, des coups terribles, qui par la suite se sont confirmés, évidemment, avec toutes leurs conséquences tragiques pour nous. Et donc, je crois

que ce fut un grand tournant de ma vie militante, ce moment, ces révélations des crimes de Staline, et de son entourage et du système, finalement, qu'il dirigeait.

À partir de là, j'ai pensé que, certes il n'était pas question d'abandonner la lutte, mais qu'il fallait peut-être faire un effort supérieur pour réfléchir par soi-même, tenir compte de tout, des événements ; essayer d'analyser avec sa propre réflexion, sans absorber stricto sensu toutes les thèses, toutes les affirmations, toutes les vérités assénées (*sourire*) par des grands leaders indiscutables, ou qui ne pouvaient pas se tromper. Et donc j'ai commencé à me fixer l'objectif de lire davantage encore, d'essayer de comprendre. Et peut-être de me mettre à écouter les autres, surtout ceux qui ne pensent pas comme moi, avec beaucoup plus d'attention. Avec la volonté, peut-être, de chercher ce qu'il pouvait y avoir, dans la pensée d'autres personnes qui ne partageaient pas, en tout et pour tout, mes propres convictions, ce qu'il pouvait y avoir d'éléments instructifs pour moi, de matière, qui puissent donner matière à réfléchir à des choses nouvelles, peut-être à des choses un peu différentes de celles pour lesquelles j'étais antérieurement bardé de certitudes. Et je crois que ça m'a permis d'évoluer. Alors, à la réflexion, quand je fais une rétrospective de cette vie militante, je me rends compte que j'ai rencontré, dans la Résistance déjà, d'autres personnes (dans le camp de concentration aussi, à Mauthausen), d'autres personnes qui ont sûrement exercé une influence sur moi sans que je m'en rende compte, parce qu'à ce moment-là, je n'étais pas aussi ouvert aux idées des autres que je le suis devenu par la suite. Mais par la suite, alors aussi bien dans mon parti, et surtout dans la CGT, où j'ai partagé des responsabilités (vraiment partagé, sincèrement) avec beaucoup d'autres militants de sensibilités différentes – ou sans partis, ou socialistes, ou chrétiens aussi beaucoup, j'ai eu beaucoup de relations avec les chrétiens, aussi dans le mouvement pacifiste, [et] avec beaucoup d'autres personnes – donc des intellectuels de diverses sensibilités qui m'ont finalement ouvert l'esprit à des idées qui petit à petit m'ont fait évoluer dans la pensée, dans mes convictions, et qui m'ont fait comprendre beaucoup de choses qui m'amènent à penser que vraiment, la diversité c'est un moyen d'enrichissement (*sourire*). [...]

Et finalement, je suis toujours un optimiste indéfectible, si l'on peut dire. Car dans les moments les plus tragiques de ma vie militante, j'ai toujours gardé confiance, et j'ai toujours gardé la conviction que l'évolution s'effectuerait dans le bon sens, quels que soient les avatars qui peuvent nous arriver, quels que soient les moments tragiques de plus ou moins longue durée qui peuvent survenir : j'ai la conviction qu'il est dans la logique de l'évolution de la vie que le progrès prédomine toujours, quelles que soient les difficultés, les barrages, les obstacles. C'est le sens de la vie. Et aussi, je suis de ceux qui pensent qu'à ce stade où l'humanité se trouve en une sorte de carrefour de son histoire, à l'échelle de la planète maintenant, et que les questions nationales, certes, conservent une certaine importance, par rapport à l'histoire de chaque pays, à sa culture, aux aspects particuliers des civilisations telles qu'elles ont évolué... Mais je crois que les limites frontalières de chaque pays sont devenues tellement étroites que maintenant, comme souvent dit un de mes amis les plus proches, qui n'est

pas de la même sensibilité politique que moi, le professeur Jacquard : « Nous sommes un peu, avec cette planète, tous sur le même bateau, et si nous voulons qu'il ne chavire pas, ce bateau, il faut bien que nous nous mettions tous ensemble pour assurer que le gouvernail marche droit, que tout le monde partage les responsabilités, aille dans le bon sens. » Eh bien, ce que dit le professeur Jacquard, je pense que c'est exactement le sens de la vie tel que je le conçois, tel que je suis profondément convaincu qu'il va se dérouler. Et j'ai l'impression que pour le temps qu'il me reste encore à vivre, j'ai de beaux jours avec mes enfants, avec ma famille, avec mes camarades, à vivre pour célébrer les victoires que nous emporterons dans le futur (*rires*). [...]

***Une production et une réalisation Institut de formation, de recherche et de promotion (IFOREP)***